

numéro

17

*Revue d'***HISTOIRE**
MARITIME

Histoire maritime
Outre-mer
Relations Internationales

*Course, piraterie
et économies littorales*

(XV^e-XXI^e siècle)

I Hrodej – 979-10-231-1443-0



REVUE D'HISTOIRE MARITIME

Dirigée par Olivier Chaline, Jean-Pierre Poussou & Michel Vergé-Franceschi

La Percée de l'Europe sur les océans vers 1690-vers 1790 [n° 1]

L'Histoire maritime à l'époque moderne [n° 2-3]

Rivalités maritimes européennes (XVI^e-XIX^e siècle) [n° 4]

La Marine marchande française de 1850 à 2000 [n° 5]

Les Français dans le Pacifique [n° 6]

Les Constructions navales dans l'histoire [n° 7]

Histoire du cabotage européen aux XVI^e-XIX^e siècles [n° 8]

Risque, sécurité et sécurisation maritimes depuis le Moyen Âge [n° 9]

La Recherche internationale en histoire maritime : essai d'évaluation [n° 10-11]

Stratégies navales : l'exemple de l'océan Indien et le rôle des amiraux [n° 12]

La Méditerranée dans les circulations atlantiques au XVIII^e siècle [n° 13]

Marine, État et politique [n° 14]

Pêches et pêcherie en Europe occidentale du Moyen Âge à nos jours [n° 15]

La Puissance navale [n° 16]

SÉRIE « BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE D'HISTOIRE MARITIME »

La vie et les travaux du chevalier Jean-Charles de Borda (1733-1799)

Épisode de la vie scientifique du XVIII^e siècle

Jean Mascart

*Revue d'***HISTOIRE**
MARITIME
n° 17 • 2013/1

**Course, piraterie
et économies littorales
(xv^e-xxi^e siècle)**



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2013

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN papier : 978-2-84050-921-9

PDF complet – 979-10-231-1437-9

TIRÉS À PART EN PDF :

Éditorial – 979-10-231-1438-6

I Présentation – 979-10-231-1439-3

I Graziani – 979-10-231-1440-9

I Brogini – 979-10-231-1441-6

I Barazzutti – 979-10-231-1442-3

I Hrodej – 979-10-231-1443-0

I Xambo – 979-10-231-1444-7

I Péret – 979-10-231-1445-4

I Aumont – 979-10-231-1446-1

I Corre – 979-10-231-1447-8

I Lafon – 979-10-231-1448-5

I Frécon – 979-10-231-1449-2

I Guiziou & Frontier – 979-10-231-1450-8

I Raflik – 979-10-231-1451-5

I Bellais – 979-10-231-1452-2

II Présentation. Le Mao & Figeac – 979-10-231-1453-9

II Grenet – 979-10-231-1454-6

II Bartolomei – 979-10-231-1455-3

II Zaugg – 979-10-231-1456-0

II Demont – 979-10-231-1457-7

II Gardey – 979-10-231-1458-4

II Martinetti – 979-10-231-1459-1

Varia – 979-10-231-1460-7

Comptes rendus – 979-10-231-1461-4

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois,
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

SOMMAIRE

Éditorial

Jean-Pierre Poussou7

I. DOSSIER

COURSE, PIRATERIE ET ÉCONOMIES LITTORALES (XV^e-XXI^e SIÈCLE)

Course, piraterie et économies littorales (xv^e-xxi^e siècle)

Gilbert Buti et Philippe Hroděj11

« *Come in caza sua...* » :

L'impact des descentes turques sur le littoral corse au cours des xvi^e-xvii^e siècles

Antoine-Marie Graziani23

À l'aube d'une économie marchande : Le rôle de la course à Malte au xvii^e siècle

Anne Brogini37

Pour une histoire économique et sociale de la course zélandaise de 1672 au début de la décennie 1720

Roberto Barazzutti55

Les relations entre la Jamaïque et Saint-Domingue (1655-1700) : échanges, rivalités et déprédations

Philippe Hroděj79

La course barbaresque au cœur des échanges et conflits sur les deux rives de la Méditerranée. L'affaire Villareal, Marseille, 1670-1682

Jean-Baptiste Xambo99

De l'armateur à la fripière :

Le marché des ventes aux enchères à La Rochelle au xviii^e siècle

Jacques Péret121

La guerre de course à Granville et son effet sur l'économie locale (1688-1815)

Michel Aumont139

La poudre, l'encre et l'or : Morlaix, bourse corsaire, et la guerre d'Indépendance

Olivier Corre161

Deux modèles économiques de la course française dans l'Espagne occupée : Almería et Málaga (1810-1812) Jean-Marc Lafon	181
La piraterie sud-est asiatique des années 2000 : une rentabilité à géométrie variable Éric Frécon	199
Piraterie somalienne et littoral somalien : rapport ambigu, paradoxe et développements François Guiziou et Florian Fontrier	215
De la question des liens entre piraterie et terrorisme : le cas du golfe d'Aden Jenny Raflík	233
Lutte contre la piraterie et puissance navale : vers une <i>pax sinica</i> ? Renaud Bellais	249

4

II

LES COLONIES MARCHANDES DANS LES PORTS EUROPÉENS À L'ÉPOQUE MODERNE

Les colonies marchandes étrangères dans les ports européens (c. 1680-c. 1780) Caroline Le Mao et Michel Figeac	269
Institution de la coexistence et pratiques de la différence : le <i>Fondaco dei Turchi</i> de Venise (xvi ^e -xviii ^e siècle) Mathieu Grenet	273
La naturalisation des marchands étrangers à Cadix au xviii ^e siècle Arnaud Bartolomei	303
Entre diplomatie et pratiques judiciaires : La condition des étrangers sous l'Ancien Régime napolitain Roberto Zaugg	321
Cosmopolitisme marchand et frontières politiques à et autour de Hambourg (fin xvii ^e -début xviii ^e siècle) Vincent Demont	335
Les colonies marchandes étrangères à Bordeaux au xviii ^e siècle Philippe Gardey	349
Les négociants étrangers de La Rochelle au xviii ^e siècle Brice Martinetti	375

III
VARIA

- Le rôle des consignataires dans le marché de la morue à Bordeaux :
l'exemple de la maison Gaston Monier (1889-1920)
Bernard Cassagne397

IV
COMPTES RENDUS

- Mickaël Augeron, John de Bry et Annick Notter (dir.), *Floride, un rêve français (1562-1565)*, La Rochelle, Musée du Nouveau Monde, 2012, 159 p..... 429
- Mickaël Augeron, Didier Poton et Bertrand Van Ruymbeke (dir.), *Les Huguenots et l'Atlantique*, t. 2, *Fidélités, racines et mémoires*, préf. Jean-Pierre Poussou, Paris, Les Indes savantes, 2012, 516 p.431
- Philippe Beaujard, *Les Mondes de l'océan Indien*, Paris, Armand Colin, 2012 ; t. 1, *De la formation de l'État au premier système monde afro-eurasien, IV^e millénaire av. J.-C.-VI^e siècle apr. J.-C.*, 623 p. ; t. 2, *L'océan Indien au cœur des globalisations des anciens mondes, VII^e-XV^e siècle*, 798 p..... 433
- Emmanuelle Charpentier, *Le Peuple du rivage : le littoral nord de la Bretagne au XVIII^e siècle*, Rennes, PUR, 2013, 404 p. 436
- Marguerite Figeac-Monthus et Christophe Lastécouères (dir.), *Territoires de l'illicite : ports et îles, de la fraude au contrôle (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 2012, 400 p. 438
- Jean-Marie Kowalski, *Navigation et géographie dans l'Antiquité gréco-romaine. La terre vue de la mer*, Paris, Picard, 2012, 256 p.441
- Jean-Philippe Priotti et Guy Saupin, *Le Commerce atlantique franco-espagnol. Acteurs, négoce et ports (XV^e-XVIII^e siècle)*, Rennes, PUR, 2008, 338 p. 443
- Gregory Stevens Cox, *The Guernesev Merchants and their World in the Georgian Era*, Guernesev, The Toucan Press, 2009, 235 p. et xx pl. 446
- L. M. Cullen, *Economy Trade and Irish Merchants at Home and Abroad 1600-1988*, Dublin, Four Courts Press, 2012, 320 p. 448
- Amaia Bilbao Acedos, *The Irish Community in the Basque Country, c. 1700-1800*, Dublin, Geography Publications, 2003, 114 p.451
- William Coxe, *Nouvelles découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique (1781)*, rééd. [Whitefish], Kessinger Legacy Reprints, 2010, 342 p..... 453
- Morgan Le Dez, *Pétrole en Seine (1861-1940). Du négoce transatlantique au cœur du raffinage français*, Bruxelles, PIE/Peter Lang, 2012, 430 p. 453
- Jacques Péret, *Les Corsaires de l'Atlantique. De Louis XIV à Napoléon*, La Crèche, Geste Éditions, 2012, 330 p..... 456

I. DOSSIER

**Course, piraterie et économies littorales
(xv^e-xxi^e siècle)**

LES RELATIONS ENTRE LA JAMAÏQUE ET SAINT-DOMINGUE (1655-1700) : ÉCHANGES, RIVALITÉS ET DÉPRÉDATIONS

Philippe Hroděj

Maître de conférences à l'université de Bretagne occidentale

À insister sur l'antagonisme qui oppose l'Angleterre et la France, la nécessaire collaboration des débuts de la colonisation n'est pas suffisamment mise en avant. Comme cela s'est produit dans le cas des petites Antilles, particulièrement à Saint-Christophe (St. Kitts), l'implantation des deux nations au cœur du dispositif espagnol en Amérique n'a pu se réaliser qu'à travers des liens resserrés, bien que non dénués d'arrière-pensées respectives. Dans cette difficile construction, la flibuste, traduction de la course dans les eaux européennes, mais avec un gabarit différent, plus d'autonomie et une dérive plus prononcée vers la piraterie, constitue un élément indispensable, puisque assurant la survie des premiers colons. Les Anglais à la Jamaïque, les Français à Saint-Domingue développent leur possession au moins autant par le butin généré par les frères de la côte que par les cultures vivrières et le produit d'un commerce bien hésitant. Deux bases corsaires se mettent d'emblée en place, chacune avec ses spécificités propres : le Port Royal et l'île de la Tortue – à laquelle succéda le Petit-Goave. Longtemps complémentaires avant de devenir ennemies, elles forment un exemple original où la course joue un rôle moteur, en attendant la mise en place d'une économie de plantation.

UN MÊME CREUSET MAIS UNE DÉMOGRAPHIE À DEUX VITESSES

Les relations le plus souvent tumultueuses entre la Jamaïque et Saint-Domingue sont d'abord celles de deux colonies naissantes. Selon le plan d'invasion d'une partie de l'Amérique espagnole conçu avec de fortes nuances par Thomas Modyford, Lord Willoughby et Thomas Cage, Cromwell avait surtout assigné à l'amiral Penn de s'emparer de la flotte de l'argent (*silver fleet*), susceptible de financer entre autres choses le *Western Design* en recommençant les exploits de Piet Heyn. L'échec est double puisque les Anglais sont également obligés de renoncer à Santo Domingo.

En 1655, Penn et Venable, commandant des troupes à terre, se présentent devant la capitale d'Hispañiola avec une flotte imposante de 80 navires environ, gros et petits, anglais et hollandais, portant 4 500 marins, 3 000 soldats et 3 000 hommes supplémentaires cueillis en passant à la Barbade et aux Leeward Islands. La maladie et la faim ont certes fauché un millier d'hommes, mais le reste – 6 550 hommes –, qui se replie sur l'ancienne Santa Flora, a de quoi former plus qu'un embryon de colonie. S'emparer de la Jamaïque apparaît comme un moindre mal. Rendus maîtres du fort Caguaya – devenu Point Cagway, futur Port Royal en 1662 – et de la capitale Santiago de la Vega (Spanish Town), les Britanniques entreprennent la conquête totale de l'île qui prendra cinq ans. Ils imposent aux Espagnols les mêmes conditions que celles qu'ils avaient subies quinze années plus tôt à l'île de Providence : confiscation des terres et retrait des anciens occupants. Épidémies et privations abattent un millier d'hommes. Les Espagnols, leurs esclaves et les Nègres marrons en tuent tout autant : résultat de l'impéritie des chefs, de l'impréparation et de la mauvaise qualité des troupes. Mais, malgré les efforts de Christoval Aranaldo de Ysassi, créole devenu gouverneur, l'inévitable n'est que retardé. Les autorités cubaines ou mexicaines ne se pressent pas pour secourir l'île. Elles réagissent trop tardivement. Nonobstant les pertes, la colonie se maintient.

Un certain nombre de Portugais – qu'il faut traduire par *marranes* ou *sephardim* – demeurent et adoptent la nationalité anglaise. Cromwell n'a pas abandonné l'idée de conquérir, selon les plans de Cage, les Grandes Antilles puis l'Amérique centrale. Il expédie de nouvelles troupes d'Angleterre. Plus déterminant quoique moins visible, le Lord Protecteur met l'accent sur la culture de plantation imposant une politique de peuplement. Au gré des décisions et des répressions, dès 1656, des prisonniers royalistes partent comme engagés, un millier de filles à marier et autant d'adolescents irlandais prennent le même chemin. Quelque 300 colons arrivent de la Nouvelle-Angleterre. Un parti de Nièves de 1 600 personnes choisit le Port Morant (1657)¹. L'effort se poursuit au moment de la Restauration. Thomas Modyford prend son poste de gouverneur avec 800 Barbadiens qui auraient dû s'établir à Hispañiola. La létalité est épouvantable. Une épidémie de dysenterie fait rage emportant durant plusieurs mois 140 habitants par semaine ; 75 % des colons venus de Nièves décèdent en trois mois².

1 Aujourd'hui, Nièves appartient à la fédération de Saint-Christophe-et-Nièves réunissant deux îles dont le nom anglais est St. Kitts and Nevis.

2 Clinton V. Black, *The Story of Jamaica from Prehistory to the Present*, Londres, Collins, 1965, p. 47.

Cependant, la population de la Jamaïque atteint 7 000 Blancs en 1673, Charles Frostin l'estimant même à 7 764³.

Les nouveaux occupants ont repris à leur compte la production espagnole. Les principales denrées sont le cacao, l'indigo et les cuirs verts⁴. Très vite, l'expérience importée de la Barbade et des Leeward Islands porte ses fruits. On commence à fabriquer du sucre. Dunn avance une production de 500 tonnes dès 1669⁵. Cette production est multipliée par plus de quatre en moins d'une décennie. En 1675, selon Gardner, 70 petites plantations roulent⁶. Un mémoire datant de la même année mentionne 30 sucreries fournissant 150 000 à 200 000 livres de sucre par an tandis que 50 autres, plus petites, en produisent 100 000, et que 40 seront bientôt prêtes à rouler : de quoi atteindre les 2 259 tonnes avancées par Dunn en 1678. Il est dit qu'avec les commodités et la terre neuve, une sucrerie qui comprend 60 nègres fait plus de profit qu'une à 100 esclaves ailleurs⁷. C'est dire si le besoin en esclaves s'est d'emblée fait sentir. Dès 1657, William Brayne, l'un des trois commissaires mandatés par Cromwell durant la conquête et expédié à la fin de 1656 pour commander l'île, plaide pour une traite négrière active. Il argue que le climat est difficile pour les engagés et que les maîtres achetant leurs esclaves, ils seront obligés d'en prendre un peu plus soin pour les conserver en état de travailler. Curtin mentionne 1 400 esclaves en 1658, 9 500 en 1678⁸ : les Noirs sont d'ores et déjà plus nombreux que les Blancs.

C'est là sans doute la différence la plus marquante entre les deux colonies : le potentiel humain tant blanc que noir. L'évolution que connaît la Tortue puis la côte de Saint-Domingue, malgré une épopée conjointe liant les flibustiers des deux îles, n'est guère celle de sa libératrice involontaire. Dès l'origine, *Association Island*, refuge au mouillage commode, a été plutôt sous influence anglaise. À la fin de 1634, Ruy Fernandez de Fuenmayor fait massacrer les deux tiers des occupants – 195 tués. Cet acte, tout comme la reprise de l'île de Providence

- 3 Charles Frostin, *Les Révoltes blanches à Saint-Domingue aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Rennes, PUR, 2008, p. 30 ; The National Archives, Public Record Office (désormais PRO), Colonial Office (désormais CO) 138/1. Le recensement de 1670, sans plus de détail, porte 15 000 habitants à la Jamaïque, femmes et enfants inclus. Ogeron, pour les besoins de la cause, n'hésite pas à indiquer 4 000 soldats, 8 000 à 9 000 habitants, soit douze fois plus que la colonie de la Tortue à ce moment-là (Archives nationales [désormais AN], Colonies C9a 1, fol. 33, lettre du 20 avril 1667).
- 4 Edward Bryan, *Histoire civile et commerciale des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, trad. de l'anglais, Paris, Dentu, 1801, p. 112.
- 5 Richard S. Dunn, *Sugar and Slaves. The Rise of the Planter Class in the English West Indies, 1624-1713*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1972, p. 203.
- 6 W. J. Gardner, *A History of Jamaica from its Discovery by Christopher Columbus to the Year 1872*, London, T. Fisher, s.d., p. 155.
- 7 PRO, CO 138/2, fol. 110. Observations sur l'état présent de la Jamaïque, 14 décembre 1675.
- 8 Philip D. Curtin, *The Atlantic Slave Trade. A Census*, Madison, University of Wisconsin Press, 1969, p. 59 ; Charles Frostin, *Les Révoltes blanches à Saint-Domingue aux XVII^e et XVIII^e siècles*, op. cit., donne ce chiffre pour 1673.

en 1641⁹ et la réduction en esclavage et au travail forcé d'équipages britanniques plus ou moins pirates forment le justificatif sur lequel repose le *Western Design*, la partie vengeance. Malgré un contingent de 340 hommes et femmes venus de Nièves, les Français prennent le contrôle de la Tortue à partir de 1640. François Le Vasseur, dépêché par le gouverneur de Saint-Christophe, tient l'île en despotisme jusqu'à son assassinat en 1651. Timoléon Hotman de Fontenay lui succède. En 1653, la population s'élève à 700 Français y compris les femmes et les enfants et 450 Noirs et Indiens. En janvier 1654, Gabriel Roxas Valle y Figuerisa oblige Fontenay à capituler. Cette fois, les Espagnols laissent derrière eux une garnison, mais pour peu de temps. C'est bien la menace représentée par l'escadre de Penn qui oblige les autorités de Santo Domingo à se concentrer sur la défense de la capitale d'Hispañiola.

82

L'année de la conquête de la Jamaïque correspond aussi à l'évacuation définitive des Espagnols de la Tortue (juin 1655). Tout est à recommencer, le peuplement est œuvre de patience. Saint-Domingue, faute de moyens financiers et de volonté politique, a privilégié le pétun, culture peuplante, susceptible de favoriser la constitution d'une milice importante, vitale pour cette colonie isolée, lointaine et menacée de toutes parts. La boucane apporte une dimension supplémentaire dans ce qui devient une colonie quasi militaire s'appuyant sur une production de tabac, de cuirs et de suif. Si cette situation autorise la survie voire l'offensive – expédition contre Santiago de los Caballeros en 1659 –, elle ne permet pas d'occuper le territoire constamment menacé par les *lanceros* et les demi-galères ibériques¹⁰. En 1667, Bertrand d'Ogeron, gouverneur, dénombre 25 habitations à la Tortue qu'on qualifiera de places à tabac. Il y en a assurément beaucoup plus sur le « continent », sur la côte du Nord et autour du Petit-Goave. Mais cela n'offre rien de comparable avec la révolution agraire qui se produit dans l'île voisine. Le pétun est certes une culture familiale, mais il y a pénurie de femmes. Rares sont celles qui traversent l'Atlantique : elles représentent moins d'un quart des adultes établis. Il y a à l'époque peu d'esclaves, encore moins de Noires, quelques Indiennes, toutes raflées sur les côtes cubaines, colombiennes ou vénézuéliennes pour les premières, yucatèques pour les secondes. En 1681, le premier véritable dénombrement donne 4 336 Blancs, dont la moitié se compose de serviteurs et d'engagés qui ne feront pas forcément souche et

9 L'île de Providence ou *old Providence* est située dans l'archipel et département colombien de San Andrés et Providencia.

10 Philippe Hroděj, « Par la pique et la demi-galère : l'Espagne ennemi naturelle des Domingoï (1660-1700) », dans Jörg Ulbert (dir.), *Ennemi juré, ennemi naturel, ennemi héréditaire. Construction et instrumentalisation de la figure de l'ennemi. La France et ses adversaires (XIV^e-XX^e siècle)*, Hambourg, Dobu Verlag, 2011, p. 259-274. Les *lanceros* espagnols sont organisés en cinquantaines qui patrouillent dans les bois et les savanes à la recherche de Français isolés, chasseurs ou planteurs.

forment une population particulièrement fragile et mouvante¹¹. La population blanche de Saint-Domingue est deux fois moins nombreuse que la population jamaïquaine. La population noire l'est quatre fois moins.

LE TEMPS DE LA PRUDENCE ET DE L'APAISEMENT

L'ultime reconquête de la Tortue par les Français s'est accompagnée d'une situation suffisamment floue pour que la Jamaïque puisse prétendre conserver des droits sur la petite colonie, ce dont elle ne se prive pas. Un petit parti mené par Élias Watt, portant commission de Brayne, débarque dans l'île désertée. À la même époque, un autre gouverneur portant commission de France s'établit à la Tortue, Jérémie Deschamps du Rausset (1657-1662)¹². La cohabitation entre Français et Anglais s'était maintenue vaille que vaille à Saint-Christophe. S'agissait-il de prendre la « Mère des Antilles » pour modèle, d'un plan très improbable pour évacuer l'élément britannique ou plus raisonnablement de préserver un peu plus l'indépendance de la colonie en optant pour deux maîtres ? Du Rausset reçoit en 1659 du Conseil d'État anglais une commission qu'il fait officialiser à la Jamaïque l'année suivante. Élias Watt, bon joueur ou trop affaibli, se retire en Nouvelle-Angleterre. Son gendre, James Arundell, n'a guère plus de succès en 1661, pas plus que le capitaine Langfort en 1663 au Petit-Goave¹³ : parmi les boucaniers, les Français ont pour eux la supériorité numérique aussi bien à la Tortue que sur le « continent ». Ils ont été très « refroidis » lorsque Langfort leur a parlé de droits à verser en échange de la protection contre les Espagnols¹⁴. Une dernière fois, le projet de reprise en main de la Tortue est évoqué mais le médecin de Charles II d'Angleterre, Henry Stubbs, consulté parce qu'il a passé deux ans à la Jamaïque, déconseille une telle tentative, avançant la nécessaire mise en valeur de la Jamaïque, le risque de conflit ouvert avec les boucaniers ainsi que le faible intérêt économique et stratégique de la place¹⁵. Les bonnes relations avec la France ne doivent pas être ternies : le roi d'Angleterre a trop besoin de l'argent et des maîtresses que lui envoie son cousin germain.

11 Philippe Hroděj, « Les esclaves à Saint-Domingue aux temps pionniers (1630-1700) : la rafle, la traite et l'interlope », dans Philippe Hroděj (dir.), *Les Esclaves et la plantation de l'établissement de la servitude à son abolition. Un hommage à Pierre Pluchon*, Rennes, PUR, 2008, p. 59-84.

12 A. Dujarric-Descombes et J. Durieux, « Deschamps du Rausset, boucanier et gouverneur de la Tortue au XVII^e siècle », *Bulletin de la section de Géographie*, 1925, p. 25-44. Voir AN, séries anciennes O17, fol. 7, commission donnée le 26 novembre 1656.

13 Michel Camus, « Histoire de l'île de la Tortue (1492-1803) », *Conjonction, revue franco-haïtienne*, n° 174/175, 1987, p. 6-151.

14 The National Archives, PRO, CO1/17, fol. 9, lettre de Plenneville à Lefebvre, professeur royal en chimie et apothicaire ordinaire de Sa Majesté britannique, Jamaïque, 8 juin 1663.

15 Michel Camus, « Histoire de l'île de la Tortue (1492-1803) », art. cit., cite p. 50 les *Calendars of State Papers* (désormais CSP), 3 octobre 1664.

L'ambiguïté demeure. En 1662, Du Rausset, malade, retourne en France. Son neveu, Frédéric Deschamps de La Place, commande par intérim. Le projet de Colbert visant à constituer deux grandes compagnies des Indes se met en place. La Compagnie des Indes occidentales décide de racheter à leurs propriétaires les différentes Antilles françaises. Elle propose pour la Tortue 15 000 livres tournois. Du Rausset fait monter les enchères et n'hésite pas à l'offrir aux Anglais pour 6 000 livres, soit près de cinq fois plus cher. La fraîcheur de la Bastille ramène le Périgourdin aux tristes réalités de la vie. La nomination en 1665 de Bertrand Ogeron de la Bouère comme gouverneur de la Tortue et de la côte de Saint-Domingue, par la Compagnie et par le Roi, ne lève pas complètement l'équivoque. L'Angevin a englouti sa fortune depuis huit années à armer des navires depuis la métropole pour faire passer des engagés. La concession à perpétuité des îles Lucayes et Caïques, peut-être aussi des îles Turques et de Port-Margot, ne lui est d'aucune utilité dans l'immédiat¹⁶. A-t-il alors pensé à se mettre sous la protection des Anglais de la Jamaïque avant sa désignation ? Du moins ceux-ci pensent à l'utiliser. Un calviniste venant sans doute de la Martinique, Clément de Plenneville, estime que ce serait un grand avantage à rendre au roi d'Angleterre « en acquérant cette personne d'honneur à son service¹⁷ ». En 1664, en plus de ce qu'il possède à Saint-Domingue – habitations à Port-Margot, Léogane et peut-être au Petit-Goave –, Ogeron détient une plantation à la Jamaïque. Dutertre rapporte que Plenneville vendait ses vins et eaux-de-vie reçus de France au Port Royal¹⁸. Le huguenot lui sert alors d'homme d'affaires. Un nommé Jacques Martin, marchand et armateur, semble aussi le représenter¹⁹. Plus tard, comme Ogeron continue à écouler ses parts de prises à la Jamaïque, c'est Robert Byndlos qui a sa procuration. Byndlos est le beau-frère de Henry Morgan, à ce moment-là (1675) adjoint du gouverneur. Ogeron est enfin accusé d'envoyer en Angleterre des marchandises via la Jamaïque²⁰.

Il est difficile de démêler le vrai du faux. En revanche, il est certain que la situation économique de la Tortue oblige à conserver de bonnes relations avec les voisins anglais. Colbert veut préserver la neutralité aux Îles. Des ordres sont donnés en conséquences aux différents gouverneurs. Le gouverneur Tracy de Prouville, de passage à Saint-Domingue, ne se fait pas faute de rappeler les ordres donnés à Ogeron à l'égard du gouverneur général John Vaughan « de garder exactement une bonne amitié et correspondance avec tous ceux de votre

16 AN, col. E235, dossier Ogeron. Archives des Affaires étrangères (désormais AAE), MD Amérique 5, fol. 30.

17 PRO, CO1/17, fol. 102, lettre de Plenneville à Lefebvre, 8 juin 1663.

18 Jean-Baptiste Dutertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, Paris, T. de Jolly, 1667-1671, t. III, p. 125.

19 AN, col. F3 164, fol. 127, 20 avril 1667.

20 AN, col. F3 164, fol. 223, lettre envoyée à Gabaret par les habitants et boucaniers, 19 août 1670.

nation et de les servir en ce qui dépendra de lui »²¹. Cette attitude conciliatrice perdure bien après le mois de mars 1666, date à laquelle la guerre, déclarée deux mois plus tôt entre la France et l'Angleterre, est connue aux Îles. Ce conflit, en fait la jointure de la deuxième guerre anglo-hollandaise et de la guerre de Dévolution, n'entame pas les relations d'affaires mises en place²². La neutralité se maintient sous le gouvernement de Nepveu de Pouancey (1676-1683), ce que confirme son successeur Tarin de Cussy : « On a toujours désiré ici de vivre en bonne intelligence avec les Anglais, et particulièrement avec ceux de la Jamaïque, feu Monsieur de Pouancey et moi²³ ». Cussy s'est rendu au Port Royal, y a rencontré Byndlos et Morgan²⁴. Pour les Français, la vigilance est de mise. Le gouverneur ajoute qu'il faut se défier des Anglais et de « la jalousie qu'ils ont de cette colonie dont ils connaissent l'importance ». Les Anglais se méfient eux du glissement de la flibuste au Petit-Goave, les plaçant désormais à une poignée de jours de navigation de leurs côtes. Les gouverneurs de la Jamaïque sont donc favorables à la préservation de la paix par crainte des Frères de la côte²⁵. Mais cette appréhension, au moins cette gêne, permet de comprendre l'étroite collaboration dont font preuve les autorités jamaïquaines à l'égard des représentants espagnols en matière de renseignement. Une réaction épidermique de Madrid aurait pour effet l'anéantissement de la présence française dans cette zone avancée ou l'affaiblissement bénéfique des deux antagonistes.

Il faut convenir que la diplomatie britannique est plus efficace s'agissant de l'Amérique espagnole. Le résultat est à la hauteur des espérances jamaïquaines. En 1667, le premier traité de Madrid donne aux Anglais les mêmes droits que ceux accordés aux Hollandais au traité de Münster, à savoir la liberté de commerce et de navigation dans la mer des Antilles. Le 8 juillet 1670, par le second traité de Madrid, les Espagnols entérinent officiellement la perte de leur souveraineté sur la Jamaïque et autres possessions des *West Indies*²⁶. La France doit attendre jusqu'en 1777. Le traité de Ryswick ne fait pas explicitement mention de Saint-Domingue²⁷. La Jamaïque peut s'enorgueillir d'une assise officielle, d'une reconnaissance politique dont ne bénéficie pas Saint-Domingue, perpétuellement menacée et qui se doit d'être menaçante pour survivre.

21 PRO, CO1/19, fol. 153, lettre de Tracy du 8 mai 1675, du Port français.

22 AN, col. C9a 1, fol. 18, mémoire d'Ogeron à Colbert, la Tortue, 20 septembre 1666.

23 AN, col. F3 164, fol. 372, lettre de Cussy à Colbert, Saint-Domingue, 12 octobre 1683.

24 PRO, CO1/38, fol. 96, citation de Morgan et Byndlos devant le conseil tenu au Port Royal, juillet 1676.

25 CSP, n° 18 du 19 décembre 1666.

26 Sir Alan Burns, *History of the British West Indies*, Londres, G. Allen, 1965, p. 323.

27 François Blancpain, *Haïti et la République dominicaine, une question de frontières*, Matoury, Ibis rouge, 2008, p. 30.

Les Antilles ne se conservent pas avec des troupes. Dès leur débarquement à la Jamaïque, les soldats massacrent en quelques semaines 20 000 têtes de bétail, anéantissent les récoltes. Apparemment, selon Burns, il s'agissait d'une provocation pour obtenir leur rembarquement. Seul un vecteur naval, voire amphibie, pouvait être opérant, raison pour laquelle la flibuste prend rapidement le relais. À la suite de plusieurs croisières, la plupart du temps infructueuses, les bâtiments de la *Navy* demeurés sur place après le départ de Penn servent d'ossature à la flotte corsaire. Elle est plus efficace. Christopher Myngs s'empare en 1658 de Cumana, de Porto Caballo et de Coro, sur les côtes vénézuéliennes, ramenant un butin s'élevant à 200 000 ou 300 000 livres. Flibuste parce que si les opérations ont lieu sous couvert de la flotte du *Commonwealth*, le butin, sous le prétexte qu'il est de terre et non de mer, est partagé avec les membres des équipages. Avec Myngs, on parle aussi d'Edward Mansfield. Qu'il s'agisse de Santiago de Cuba, du Costa Rica, de San Francisco de Campêche ou d'ailleurs, 22 commissions sont délivrées en 1663. Dix-huit navires ont mouillé au Port Royal cette année-là regroupant 1 120 hommes et 123 canons ; la proportion d'étrangers varie d'un quart à un tiers²⁸. En 1670, l'armement de Henry Morgan qui lui permet de s'emparer de Panama comporte 36 navires, 1 585 tonneaux, 239 canons et 1 846 hommes. La proportion est identique concernant la participation française : entre 25 et 30 %²⁹.

Selon les dires d'Ogeron, c'est la perspective d'une alliance franco-anglaise qui fait trembler les autorités espagnoles d'Amérique et protège la colonie moribonde. Le gouverneur explique ce paradoxe :

Toutes ces considérations me font croire que nous ne serons point attaqués ni par mer ni par terre. Et je puis dire que nos habitants n'en ont pas la moindre appréhension. Les Espagnols, tous lents qu'ils soient, n'auraient pas attendu si longtemps à nous chasser et ils ne nous auraient pas donné le loisir de nous fortifier, par le grand nombre d'hommes qui ont abordé depuis quelques années à la côte de Saint-Domingue, s'ils n'avaient appréhendé que, quand ils auraient brûlé nos habitations, le désespoir ne nous portât à brûler leurs bourgs et leurs villages. Ils pensent peut-être aussi que, dans la vue qu'ils ont de reprendre un jour la Jamaïque sur les Anglais qui leur font plus de mal que toutes les autres nations, ils ont craint que nous nous joignons aux Anglais après que nous serions chassés de Saint-Domingue et que cette jonction empêcherait leur entreprise de réussir³⁰.

²⁸ PRO, CO1/17, fol. 268, acompte des navires flibustiers présents à la Jamaïque durant l'année 1663.

²⁹ Michel Camus, « Histoire de l'île de la Tortue (1492-1803) », art. cit., p. 111.

³⁰ AN, col. C9a 1, fol. 46, mémoire qui regarde la Tortue, 1669.

C'est une façon de voir les choses. À lire la correspondance, la menace d'une alliance entre les Anglais et les Espagnols apparaît beaucoup plus aiguë. L'équilibre est précaire. La Jamaïque craint une entreprise française sur la partie espagnole d'Hispañiola, de quoi déstabiliser son commerce. Cela paraît difficilement concevable sans une aide de la métropole. En revanche, la Jamaïque attire les Domingoïsi qui y trouvent les compléments que ne leur procurent pas encore les marchands français, que leur fournissent de moins en moins les Provinces-Unies désignées ennemies principales depuis le début du règne louis-quatorzien. Dès sa nomination, Ogeron mentionne l'attrait exercé. L'argument est intéressant car « les étrangers ne paient aucun droit, non plus que les Anglais³¹ ». Les importations et les exportations y sont effectivement libres de toute taxe. Londres a accordé en sus, à la fin de 1664 et pour cinq ans, la franchise d'importation en Angleterre pour les marchandises du cru de la Jamaïque³². Côté français, une taxe de 4 livres est levée en métropole par cent de tabac, les Hollandais ne prélèvent que 50 sols, un tiers de moins. Le gouverneur français n'a de cesse de dénoncer la fuite des boucaniers et flibustiers au Port Royal. Le port est riche, offre tout ce dont on a besoin pour les plaisirs et la débauche, mais comme le rappelle le mémoire de Saint-Laurent et de Bégon, il est une base de ravitaillement pour acheter des vivres, des agrès et des munitions. C'est aussi l'occasion de radouber et se raccommoier à meilleur marché³³. Du moins les différences de prix et de taxes font qu'Ogeron finit par être partiellement écouté à Versailles. En 1671, le Conseil d'État décide que les marchands français devront obligatoirement transporter aux Îles deux cales ou deux vaches ou deux engagés s'ils jaugent plus de 100 tonneaux ou deux engagés pour moins de 100 tonneaux³⁴. Mais la situation du Port Royal permet à l'Angevin d'aller beaucoup plus loin. Il demande une baisse des prix de vente générale, allant de 25 à 33 %, sauf pour la poudre, marchandise indispensable où il propose une réduction de prix de 41 %³⁵. De la tentation à l'acte, les flibustiers ont délaissé la Tortue bien avant que le gouverneur ne quitte l'île à son tour. L'habitude est prise d'écouler au Port Royal les prises pour éviter de verser le dixième de l'Amiral. La Jamaïque est un objet de chantage ; son rôle n'est pas négligeable dans le traitement très favorable dont a longtemps bénéficié

31 Bibliothèque nationale de France (désormais BnF), naf. 7485, fol. 95, mémoire d'Ogeron.

32 Sir Alan Burns, *History of the British West Indies*, op. cit., p. 269 sq. Les colons des *West Indies* obtiennent en 1663 l'autorisation de faire venir directement des Açores et de Madère du vin, et d'Écosse et d'Irlande des engagés et des chevaux. Reste à savoir si la contrepartie de 192 000 livres tournois par an qui semble avoir été exigée, a bien été versée.

33 AN, col. C9a 1, mémoire sur les abus qui se commettent dans les armements des flibustiers, Martinique 1685.

34 Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry, *Loix et constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous-le-Vent*, Paris, Quillau, 1784-1790, t. I, p. 207, au 22 janvier 1671.

35 AN, col. F3 164, fol. 111, lettre du 20 septembre 1666.

Saint-Domingue. De la Tortue, le glissement s'est effectué vers le Petit-Goave, plus proche et au vent de la Jamaïque. Que le gouverneur cesse de délivrer des commissions, qu'il tente d'imposer des lois et les flibustiers se retirent ou menacent de se retirer chez les Anglais. En dehors des cas particuliers, il serait cependant très imprudent de conclure à un mouvement massif.

Les Jamaïquains, de leur côté, n'ont pas hésité à en appeler aux Français. Dès 1667, des boucaniers de Saint-Domingue viennent les aider à chasser les derniers Espagnols de l'île³⁶. Les chasseurs ne découvrent pas spécialement les activités flibustières des Anglais ; à l'époque de Fontenay, au moins 7 navires corsaires étaient basés à la Tortue sans compter les marchands de passage qui en profitaient pour diversifier leurs activités. En revanche, la présence de bâtiments plus importants, qu'ils soient privés ou relevant de la *Navy*, ouvre assurément de nouveaux horizons. C'est la raison pour laquelle la première période de la flibuste antillaise est anglaise. Ogeron, qui exagère, mentionne en 1667 2 500 flibustiers et boucaniers sur les 15 000 Jamaïquains, avec 35 vaisseaux grands et petits armés en guerre. Décidées à éviter la confrontation directe, les autorités jamaïcaines n'hésitent pas à pratiquer le débauchage.

88

Le général de la Jamaïque, homme fin et rusé [Sir Thomas Modyford, gouverneur général de juin 1671 à mars 1675], fit courir le bruit que la paix était faite entre nous [...]. Il donna une déclaration où il promettait à nos boucaniers seulement liberté de venir à la Jamaïque, sans y comprendre ni les habitants ni les flibustiers et, pour donner plus d'apparence que la paix était faite, renvoya tous nos Français qui étaient prisonniers à la pointe du Cagouay³⁷.

Selon Camus, les Anglais s'efforcent d'attirer les boucaniers de confession calviniste. Reste à savoir dans quelle condition la flibuste a réellement été indépendante. Après tout, à considérer la carrière ultérieure d'un Henry Morgan, il est loisible de se demander dans quelle mesure l'expédition contre Porto Bello en 1668 n'a pas servi à dépasser le premier traité de Madrid et celle de Panama à confirmer le second. Après Nimègue, les proportions s'inversent. La flibuste est française avant tout, émancipée de la tutelle anglaise, affranchie de l'obligation de service royal après le désastre des îles d'Aves : cela se vérifie à Maracaïbo, à La Guayra ou à Vera Cruz. De toutes nations, de toutes couleurs, ce sont 1 000, peut-être 2 000 voire 3 000 flibustiers qui vont et viennent à Saint-Domingue. Henry Morgan, qui assure un temps l'intérim au gouvernement, veut donner l'impression de vouloir réduire la flibuste. Cependant, dès 1682, les choses sont menées de façon plus expéditive. Arrivent de Londres Sir Thomas

³⁶ BnF, Mélanges Colbert 31, fol. 457.

³⁷ AN, col. F3 134, fol. 127, lettre d'Ogeron du 20 avril 1667.

Lynch, gouverneur, et son adjoint, Molesworth. Membres d'un groupe de marchands jamaïquains et londoniens, liés à la *Royal African Company*, c'est de négoce qu'ils entendent parler. La Jamaïque développe considérablement ses échanges avec l'Espagne en même temps que sa main-d'œuvre servile. La même année, Charles II d'Espagne autorise ses sujets à s'approvisionner en esclaves à la Jamaïque alors que les Néerlandais détiennent l'*asiento*. En période de paix – politique des réunions –, la France entend imiter cet exemple qui trouve ses défenseurs à la Martinique, où le gouverneur général, le comte de Blénac, prétend entretenir un commerce avec les Espagnols, aidé par le marquis de Maintenon, gouverneur de Marie-Galante. Mais les Petites Antilles sont éloignées, Versailles bien plus. La colonie française a encore besoin de butin. Les flibustiers sont en vérité fort peu inquiétés, d'où cette grande période d'indépendance qui court jusqu'en 1685 environ. Attrait supplémentaire, la Jamaïque devient une proie nouvelle, à la suite de ses efforts considérables pour se refaire une virginité et des progrès économiques enregistrés, particulièrement avec ses négriers. La danoise Saint-Thomas, dirigée par un flibustier suédois, Adolph Esmitt, est encore une possibilité pour liquider le butin quand l'orage gronde à Saint-Domingue ou que son gouverneur préfère ne pas déclarer les parts prises dans les expéditions. Les Frères de la côte, de héros, sont devenus des misérables qui vont bientôt peu ou prou disparaître dans la mer du Sud. Les survivants auront toutes les raisons de détester la Jamaïque, au vu des maltraitances subies au retour, aux confiscations et au mépris. La chance de Saint-Domingue est d'avoir eu des gouverneurs qui n'ont pas voulu ou qui ont été incapables d'appliquer les ordres des ministres, en particulier ceux de Seignelay qui ne voulait pas risquer de compromettre le développement du commerce en droiture des Malouins. Il ne faut pas oublier qu'au moment où l'Angleterre déclare la guerre à la France en 1689, c'en est fini des vieilles habitudes. L'amitié fragile fait place à la haine et constitue l'Anglais en ennemi au même titre que l'Espagnol. Il ne reste au nouveau gouverneur qu'à canaliser cette volonté de revanche et de vengeance.

LES MISÉRABLES ET LES RICHES

La Jamaïque, si proche, est devenue une source d'approvisionnement en esclaves. En plus de ceux qui sont destinés aux plantations, il y a ceux que l'on requinque et rafraîchit avant de les aller vendre aux Indes espagnoles. En deux ans, le gouverneur Du Casse parle de 800 à 900 esclaves capturés le long de ses côtes. Les prises sont faibles en quantité mais fréquentes : « J'ai envoyé un petit bâtiment à rame, écrit le gouverneur, armé de 25 hommes pour enlever quelques esclaves et faire quelques prisonniers [...] ». L'île anglaise se remet péniblement du tremblement de terre qui a causé de lourds dégâts humains et

matériels. L'ensemble des côtes ne peut constamment être surveillé, d'autant que les deux ou trois navires de guerre, laissés à la garde-côte, sont de trop fort tonnage pour suivre les petits flibustiers. Leur état est souvent déplorable par la longueur du séjour dans des eaux tropicales. Les Anglais éprouvent les plus grandes peines à les armer convenablement :

Les Français ont récemment lancé partie de leurs barques dans deux ou trois parties de l'île où les habitants sont peu nombreux et y ont pris quarante nègres d'une place, tué deux hommes dans une autre et fait d'autres dommages. J'ai envoyé la *Mordaunt* après eux, mais sans effet, étant trop large pour suivre ces barques près des rivages³⁸.

Quelques mois plus tard, le gouverneur britannique ajoute :

90

Les flibustiers français font des raids sur nos côtes et enlèvent des nègres et autres marchandises pratiquement chaque semaine. Ils ont une bonne intelligence avec certains de nos infâmes déserteurs qui, si je peux les attraper, recevront la punition des traîtres³⁹.

Ce dernier témoignage montre que les regroupements flibustiers peuvent être importants :

Les Français dans la nuit du 12 décembre [1693] envoyèrent environ 170 hommes ; sans être vus, ils saisirent trois gardes qui étaient endormis, s'assurèrent des passes et de l'artillerie si bien qu'aucune alarme ne put être donnée non plus qu'un message pour du secours. Et puis ils pillèrent toute la paroisse prenant 370 nègres et tout l'argent qu'ils purent trouver et toutes les marchandises qu'ils préféraient. Ils sont retournés avec leur butin en conséquence⁴⁰.

L'armement de Daviot comporte 290 flibustiers, mais l'opération intervient en plein séisme ; 130 hommes sont capturés, d'autres font partie des victimes⁴¹. Officiellement, plus de 2 000 esclaves entrent à Saint-Domingue en deux ans, de quoi commencer à rêver à autre chose qu'à des indigoteries. Le bilan général de la course durant les premières années du gouvernement de Du Casse est honnête. Beaucoup de flibustiers disparus sont remplacés par des chasseurs et des habitants pauvres. Le bilan chiffré est impossible à évaluer, les bâtiments ennemis étant généralement brûlés pour ne pas laisser de trace et ne pas payer de dixième. Il arrive même que les flibustiers les rendent « pour ne pas revenir

38 CSP, vol. 8, n° 301, le gouverneur Beeston aux Lords of Trade and Plantations, 28 avril 1693.

39 CSP, vol. 8, n° 634, Beeston au duc de Nottingham, 19 octobre 1693.

40 CSP, vol. 8, n° 876, Beeston aux Lords of Trade and Plantations, 12 février 1694.

41 AN, col. C9a 2, fol. 224, Léogane, 18 août 1692 ; Dumas à Du Casse.

dans les ports de peur d'y être retenus par les ordres du Roi⁴² ». La Jamaïque est clairement devenue un objet de convoitise pour les Domingoï. Quasiment sans secours, Du Casse, à la veille de faire voile sur l'île britannique, peut annoncer un commerce prospère, une colonie qui croît par l'apport des esclaves et qui est revêtue « d'un beau brillant ». En conséquence, le Roi fait armer à Rochefort une petite escadre – un vaisseau, une frégate et une flûte – à quoi il ajoute le renfort de deux vaisseaux et d'une frégate au début de 1694⁴³.

Au début de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, la Jamaïque semble détenir tous les atouts liés à sa prospérité. D'immenses sucreries existent, comme celle de Peter Beckford, réputé posséder vingt habitations comprenant 1 200 esclaves avec, en prime, un million et demi de livres sterling en banque. Une carte de 1684 autorise une localisation des habitations. Les quartiers qui seront visités par les Français sont ceux qui sont les plus riches en sucreries : de Port Morant à Clarendon – bande du sud de la partie est –, on dénombre 172 plantations de cannes sur un total de 2 184⁴⁴. En tout, l'île comporte 252 cotonneries, 31 cacaoyères, 42 indigoteries et 31 hattes. La production atteint 7 099 tonnes en 1691, juste avant le séisme⁴⁵. Elle n'est pas seulement riche par ses plantations : Du Casse estime que le commerce espagnol porte sur dix millions par an. En 1690, 18 navires ont relié l'Angleterre à la Jamaïque, 15 en 1691. Le tonnage moyen oscille entre 150 et 210 tonneaux, ce qui est très important pour l'époque⁴⁶. Elle est forte, peuplée, bien mieux fortifiée que Saint-Domingue⁴⁷. Elle dispose toujours de deux à trois vaisseaux de guerre à la côte.

Elle souffre pourtant, comme Saint-Domingue, de son éloignement par rapport à la Barbade et aux Îles sous-le-Vent, et surtout d'âpres rivalités commerciales avec les autres colonies anglaises des Caraïbes. Lorsque Codrington envoie les habitants français de Saint-Christophe à Saint-Domingue, on le soupçonne fortement de vouloir déstabiliser la Jamaïque. Aussi, lorsque celui-ci réclame un renfort, le Conseil lui fait répondre que « l'augmentation des Français à Hispaniola rend impossible pour la Jamaïque l'aide aux Îles sous-le-Vent dans son entreprise⁴⁸ ». Étrangement, la *Navy* s'acharne sur la Martinique et la

42 AN, col. C9a 2, fol. 335.

43 Philippe Hroděj, *L'amiral Du Casse : l'élévation d'un Gascon sous Louis XIV*, Paris, Librairie de l'Inde, 1999, p. 158.

44 PRO, CO700/JAMAICA3, *A New and Exact Map of the Island of Jamaica with True and Just Situation of Several Towns and Churches and also the Plantations with their Names and Names of Proprietors*, by Humphrey Knollis and Charles Bochart, Londres.

45 Noël Deerr, *The History of Sugar*, Londres, Chapman and Hall, 1949-1950, p. 103.

46 PRO, CO1/68, fol. 40 et 202.

47 CSP, vol. 8, n° 2034, compte rendu d'inspection des fortifications du 28 janvier 1692 après la mort du gouverneur lord Inchiquin.

48 CSP, vol. 8, n° 2630, 18 novembre 1692.

Guadeloupe, voulant peut-être laisser le soin à l'allié espagnol de la reconquête de son bien. Après l'expédition de Wright, l'escadre du commodore Halph Wren, présente sur le théâtre des Antilles du 16 janvier au 26 juin 1692, n'a réussi qu'à contracter la fièvre jaune et est retournée décimée en Angleterre. Celle du chevalier Wheler, dans la même zone de mars à juin 1693, a échoué devant la Martinique et subit elle aussi de fortes pertes⁴⁹. Non seulement la Jamaïque reste en dehors de ces conflits, mais les résultats négatifs de ces entreprises découragent les Anglais d'envoyer une autre flotte l'année suivante. Le tremblement de terre, qui a partiellement détruit l'île, a accentué son isolement. Les dégâts sont très lourds : de 4 000 à 5 000 morts⁵⁰, dus tant au séisme qu'aux épidémies, et une perte de 20 millions de livres sterling. Le nouveau gouverneur, Sir William Beeston, qui arrive au Port Royal le 9 mars 1693, après une visite de courtoisie au président de l'audience de Santo Domingo, constate

92

qu'il n'y a plus d'argent dans le trésor mais au contraire une grosse dette. Toute chose étant bien triste, l'épidémie et les calamités ont terrifié ceux qui pensaient porter leurs provisions de la Nouvelle-Angleterre... mais, ajoute-t-il, à présent le pays a retrouvé sa santé et le peuple sort de sa léthargie et commence à rebâtir sa maison et refaire du sucre⁵¹.

LES DOMINGOIS À L'ASSAUT DE LA PETITE GUINÉE

Étant pauvre, la Jamaïque pouvait être conquise ; redevenant riche, elle peut être pillée, d'autant que l'activité des corsaires anglais est rendue très difficile. Beaucoup de flibustiers ont quitté l'île, découragés de voir leur part de butin retenue pour renflouer les finances, peu envieux de se retrouver cloués à un vaisseau de guerre. Les bâtiments de Sa Majesté demeurent parfois plusieurs années sur place. Cette présence n'offre pas que des avantages. Les pertes en hommes, au fil des mois, obligent à recourir à la presse ou aux prisonniers de guerre – les flibustiers français par exemple –, surtout au moment du retour. Peu avant l'expédition française, les vaisseaux *Falcon* et *Advice* sont présents, mais l'*Advice* est mouillé au Port Royal « tout mité et manquant d'hommes et, reconnaît le gouverneur, je n'ai pas été capable d'armer nos deux sloops pour les mêmes raisons, en dépit de hauts salaires et la promesse de leur laisser toutes les prises. Vous voyez notre danger si vous n'envoyez des recrues⁵² ». Beeston

⁴⁹ Christian Buchet, *La Lutte pour l'espace Caraïbe et la façade atlantique de l'Amérique centrale et du Sud (1672-1773)*, Paris, Librairie de l'Inde, 1991, t. I, p. 166-172.

⁵⁰ CSP, vol. 8, n° 209, Beeston aux Lords of Trade and Plantations, Port Royal, 22 mars 1693.

⁵¹ Sir Alan Burns, *History of the British West Indies, op. cit.*, p. 381.

⁵² CSP, vol. 9, n° 1009, Beeston à John Trenchard, 9 avril 1694.

a, par ailleurs, beaucoup moins de pouvoir que son homologue français. Il ne recevra la commission de gouverneur qu'en 1699, et n'est alors que lieutenant gouverneur. Il ne peut juger les prises, cette clause ayant été soustraite de sa commission par l'Amirauté qui y envoie des juges, d'où une tiédeur certaine des colons à armer en course. Pis, il n'a que très peu d'autorité sur les vaisseaux de guerre, dont les capitaines ont souvent des ordres contradictoires de l'Amirauté ou n'en font qu'à leur tête⁵³.

Toutes ces raisons permettent de comprendre pourquoi, nonobstant qu'ils sont informés de la faiblesse de la population domingoise, les Anglais ne tentent rien de sérieux. Ils sont plus occupés à commercer avec les Espagnols, avec moins de risque et plus de profit. Lorsqu'ils apprennent à la fin de l'année 1693 que les quartiers de l'Ouest se sont dégarnis pour secourir le Cap et le Port-de-Paix, une expédition est montée à la hâte. Du Casse écrit :

Les Anglais ont fait un appareillage de tout ce qu'ils pouvaient, mais à la veille du départ, les habitants trouvèrent qu'ils s'exposaient trop et que perdant du monde, nous tomberions dans la suite sur la Jamaïque. Ils avaient appelé à leur secours quatre vaisseaux hollandais qui étaient en traite à l'île de Cuba, pour être de la partie, mais les Hollandais ayant interrompu leur commerce, prétendaient que les Anglais commençassent à leur acheter leur cargaison et leur fassent des conditions avantageuses au partage du butin⁵⁴.

La version de Beeston, pour différente qu'elle soit, va dans le même sens. Contacté par les Espagnols, il juge l'expédition trop lointaine et trop fastidieuse ; la *Mordaunt* s'est échouée et il ne peut réunir que 500 hommes, de peur de voir sa retraite coupée. Surtout, il redoute de rester « exposé à l'insulte des Noirs qui sont vingt pour un Blanc et connaissent leur force, si bien qu'ils pourraient être encouragés à réduire la Jamaïque à devenir une autre Guinée⁵⁵ ». Si le gouverneur exagère, on peut estimer la population servile à plus de 34 000 personnes⁵⁶.

Du Casse ne peut imaginer conquérir la Jamaïque. Comment la garderait-il ? Pour lui, une conquête nécessite 10 à 12 vaisseaux avec 1 500 à 1 800 hommes de débarquement, quelques frégates légères, 8 barques longues, 1 à 2 galiotes à bombes, une douzaine de chaloupes en fagot, en plus de l'apport de la colonie⁵⁷. Quelque temps avant le départ, il dit clairement qu'après l'opération, « on dépouillera l'île [Saint-Domingue] de toutes les choses convenables à celle-ci ». Il s'agit donc d'une entreprise de pillage qui s'adaptera à la conjoncture. Le

53 CSP, vol. 9, n° 359, Beeston aux Lords of Trade and Plantations, mai 1693.

54 AN, col. C9a 3, fol. 5, Du Casse à Pontchartrain, Léogane, 30 mars 1694.

55 CSP, vol. 9, n° 876, Beeston aux Lords of Trade and Plantations, 12 février 1694.

56 Philippe Hroděj, « Les esclaves à Saint-Domingue... », art. cit.

57 AN, col. C9a 2, fol. 406. Du Casse à Pontchartrain, Port-de-Paix, 4 mai 1693.

gouverneur est parfaitement au fait des travaux de fortification réalisés au Port Royal, notamment sur le fort Charles. Il est, par conséquent, à même de mesurer les risques. Beeston affirmera que lorsque le capitaine du *Falcon*, nommé Bryan, fut mis en présence de Du Casse, celui-ci « lui dit qu'il ne lui poserait pas de question sur les affaires de la Jamaïque car il doutait qu'il les connaisse mieux que lui. Il ajouta qu'il avait des informations ici chaque semaine ou tous les dix jours, et connaissait toutes nos forces et où nous étions placés⁵⁸ ». Ces fuites étaient dues aux renégats, aux déserteurs irlandais et à des habitants qui comptaient ainsi épargner leurs biens. Le gouverneur de la Jamaïque n'était pas loin d'accuser ouvertement les Espagnols de connaître l'entreprise et de l'avoir laissée s'exécuter avec un parfait cynisme.

Le pillage répond en premier lieu au désir royal, mais aussi à une logique de réciprocité courante à cette époque et en ces endroits, que l'on pense à Saint-Christophe et à Saint-Eustache ravagés par les Français, ou à Saint-Martin, à Saint-Barthélémy et à Marie-Galante désolés par les Anglais. Cependant, il est une motivation autrement plus pragmatique pour les Habitants : cette entreprise est le moyen de ramasser d'un seul trait une grande quantité d'esclaves dont beaucoup, devenus marrons, pourraient volontairement s'embarquer avec les Français. Surtout, il manque à l'économie sucrière, dont beaucoup rêvent, de l'argent et du matériel. Celui-ci ne se trouve-t-il pas à la Jamaïque ? Si autant d'Habitants – c'est-à-dire de propriétaires de plantation – suivent le gouverneur, dont certains assis dans la haute société domingoise, c'est pour aller quérir une sucrerie clés en main. Les Anglais parlent de 22, voire 32 voiles : l'un et l'autre de ces chiffres peuvent être exacts, car il y eut des rotations. Selon le sieur de la Brousse, qui commande *L'Envieux* à son retour en France, 16 bâtiments corsaires, à ajouter aux 3 vaisseaux, 2 frégates, toutes deux armées en flûte, et aux marchands, participaient à l'expédition. Ces 16 bâtiments représentent un armement considérable pour la colonie, même si l'ensemble est loin d'être redoutable. En revanche, les 1 300 à 1 400 habitants joints au millier d'hommes des vaisseaux ont dû dégarnir dangereusement Saint-Domingue. Du Casse n'aurait laissé derrière lui que 200 malades pour protéger les quartiers de l'Ouest. Ajoutons qu'aucune troupe de débarquement n'est venue sur les vaisseaux. Ce sont pratiquement seuls que les flibustiers (500), les Habitants (600) et leurs Noirs, agissent à terre. Le Béarnais aurait voulu rayer de la carte cette colonie pour des raisons d'ordre commercial ; nous y reviendrons.

Je continuerai Monseigneur, à vous marquer l'importance de saccager cette île qui de toutes celles que les Anglais possèdent est la plus considérable par sa

⁵⁸ CSP, vol. 9, n° 1236, Beeston au duc de Shrewsbury, le 18 août 1694.

situation pour le commerce furtif qu'ils ont fait dans les Indes espagnoles qui a fourni de nombreux millions en Angleterre, et, sans grossir l'objet, j'oserai assurer que depuis dix ans, ils en ont tiré plus de cent millions en or et argent. Elle est d'une autre considération par elle-même par un très grand nombre de vaisseaux qu'elle charge. Si Sa Majesté ruinait cette colonie, les Anglais n'en auraient dans tout le golfe du Mexique et celle des Barbades ne saurait servir au commerce ni à traverser jamais les armes de Sa Majesté lorsqu'ils les voudraient porter dans ce continent ou qui dans la paix pourra convenir à ses sujets par les moyens de profiter de ce commerce⁵⁹.

Le centre nerveux de l'île n'est pas détruit : le commerce espagnol est interrompu mais reprend bientôt, intact. Le parti colon, venu faire du butin, triomphe, mais pas le gouverneur, qui aurait préféré détruire Port Royal. La capitale jamaïcaine, en mesure de se défendre, ne recèle aucun matériel de sucrerie à piller ; les descentes sur divers points du littoral sont en revanche fructueuses. Le premier débarquement intervient à Cow Bay. Selon Beeston, les Français répandent la terreur :

Ils pillèrent, brûlèrent et détruisirent tout devant eux du côté oriental [c'est-à-dire vers Port Morant où Du Casse avait envoyé une partie de la flotte], tuèrent tout le bétail et les volailles, menèrent les troupeaux de moutons dans les maisons, les massacrèrent et incendièrent ces dernières, les cannes furent brûlées, les cultures arrachées, les arbres fruitiers coupés. Certaines personnes disséminées furent laissées derrière, qu'ils torturèrent et en particulier deux qu'ils assassinèrent de sang froid. Ils souffrirent que des nègres violent des femmes. Ils profanèrent des tombes et perpétrèrent d'autres barbaries plus inhumaines encore qui ne furent jamais commises même par les Turcs ou les infidèles⁶⁰.

Ces destructions systématiques reprennent ailleurs au gré des rotations : sur la bande du Nord, à 20 lieues de Port Morant, où la région autour de Port Mary est mise à sac sur 8 ou 10 lieues ; à l'Ouest également, de part et d'autre de Bluefields Bay. Enfin, les flibustiers et les habitants marchent sur le village de Ouatirou, à Carlisle Bay, dans le district de Vere. Après une semaine de pillage, chacun se rembarque le 3 août après un mois d'opération et gagne sans encombre le Petit-Goave, à cent lieues sous-le-vent.

Le père Le Pers rapporte que le butin qu'on fit ne fut point proportionné à la gloire de cette expédition. Pourtant, il mentionne « deux à trois mille

59 AN, col. C9a 2, fol. 406, Du Casse à Pontchartrain, Port-de-Paix, 4 mai 1693.

60 CSP, vol. 9, n° 1236 I, relation de Beeston.

nègres, quantité de chaudières à sucre et d'ustensiles propres à le fabriquer⁶¹ », beaucoup d'indigo et d'autres marchandises, en sus des petits marchands saisis le long des côtes. Du Casse lui-même expédie à Pontchartrain un bilan aussi triste qu'habilement dissimulé.

Je puis vous assurer Monseigneur, que l'armement pour la Jamaïque vous coûtera cinquante mille écus, il y a 1 300 à 1 400 nègres de pris, tant grands que petits, tant bons que mauvais [...]. Mais il s'en faudra plus que cinquante mille livres [...] nous avons fait la guerre en gens désintéressés ayant tout brûlé⁶².

C'est difficile à croire : la part du seul gouverneur se monte à 375 Noirs, grands et petits. Les dégâts causés à la Jamaïque sont importants : des districts rasés – St. Thomas, St. David –, d'autres fortement endommagés – St. George, St. Mary, Vere, où 200 maisons ont été brûlées. Cinquante sucreries ont été détruites. Le père Labat rapporte avoir appris des habitants qui avaient participé à l'expédition la véritable teneur de ce qui fut ramené.

96

Les esclaves nègres qui furent partagés étaient au nombre de 1 800 mais ceux qui furent enlevés par les particuliers et qui ne furent point rapportés à la masse du butin étaient en bien plus grand nombre, et quant à l'argent monnayé ou travaillé, aux meubles, aux marchandises et aux ustensiles des sucreries, il a été impossible jusqu'à présent d'en fixer la juste valeur. Il suffit de dire que ce qui a été rapporté à la masse commune a enrichi un très grand nombre d'habitants et de flibustiers de la Côte et que Monsieur Du Casse et ses officiers y ont fait des fortunes considérables, qu'elles auraient pu faire envie aux plus riches particuliers de l'Europe⁶³.

Labat parle de 12 millions en livres de France de pertes matérielles subies par l'ennemi ; les Anglais avancent le chiffre de 450 000 livres, soit une bonne moitié⁶⁴. Quelles que soient les confrontations suivantes – expédition anglo-espagnole au Cap et Port-de-Paix en 1695, prise de Carthagène des Indes et descente au Petit-Goave en 1697 –, la petite colonie de la Tortue a fait son chemin. Pour la Jamaïque, les déprédations occasionnées n'ont rien de fatal et l'île a vite fait de panser ses plaies. Pour Saint-Domingue, l'issue est autrement plus déterminante : la Partie française a obtenu de quoi lancer son cycle sucrier

61 Jean-Baptiste Le Pers, *La Tragique Histoire des flibustiers. Histoire de Saint-Domingue et de l'île de la Tortue, repaires des flibustiers, écrite vers 1715*, recueillie par P.-B. Berthelot, Paris, G. Grès, s.d.

62 AN, col. C9a 3, fol. 43, Léogane, 3 septembre 1694.

63 Jean-Baptiste Labat, *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*, Paris, T. Legras, 1742, t. VII, p. 90 sq.

64 PRO, CO1/68, fol. 317.

dès la paix de Ryswick⁶⁵. Le commerce prend l'habitude de s'y rendre. À l'instar de sa grande sœur, sa flibuste ne lui est plus d'une grande utilité. Le commerce avec l'Amérique espagnole prend son essor, ainsi que l'avait voulu Du Casse. Les quartiers du Sud, dits de l'Île-à-Vache, que les Anglais ont vainement tenté d'obtenir à Ryswick, deviennent l'entrepôt de la toute nouvelle Compagnie de Saint-Domingue, sensé offrir à la France le pendant de Curaçao pour les Néerlandais et de la Jamaïque pour les Anglais. En trois décennies, la colonie moribonde aura rattrapé son retard sur son aînée.

Élément indispensable, la flibuste a montré que ce type d'activité s'inscrit dans un environnement très différent de la course telle qu'elle est pratiquée à l'époque dans les eaux européennes. Cette dernière est une reconversion économique de la pêche et du commerce par temps de guerre. C'est un exercice hautement spéculatif, une loterie qui demeure sous le contrôle et au service de l'État, sans grande prise de risque de sa part. Aux Antilles, la course, avec sa dimension terrestre incarnée par les descentes le long des côtes, fait partie intégrante de la fondation des colonies, en particulier la Jamaïque et Saint-Domingue. Le butin pris sur les Espagnols autorise certes le développement économique mais aussi, malgré les pertes humaines, la fixation de colons, puisqu'un appui financier est nécessaire en amont et que les liquidations – notamment avec les esclaves – font vivre une partie au moins aussi importante de la population que les équipages embarqués. Surtout, elle revêt une dimension supplémentaire. Faute d'argent, faute d'hommes acclimatés, l'État se repose sur les Frères de la côte pour défendre ses possessions. En échange de quoi, les meilleurs d'entre les survivants, les plus sages, les plus lucides, forment le noyau d'une oligarchie de grands planteurs qui, une fois la transition économique réalisée avec le passage à la culture de la canne, ne pense plus qu'à se débarrasser de la flibuste, ne conservant que le souvenir d'actions glorieuses pour tenter d'imposer, auprès de la métropole, la défense d'intérêts partisans, que d'aucuns ont nommé autonomisme. Même défunte ou devenue pirate, la flibuste est encore utile.

65 Philippe Hroděj, « Et le sucre fut : l'apparition de l'or blanc à Saint-Domingue à la fin du XVII^e siècle », dans Philippe Hroděj et Sylviane Llinares (dir.), *Technique et Colonies*, Paris, SFHM, 2005, p. 202-223.

